

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3036. — 60^e Année.

SAMEDI 26 FÉVRIER 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



DANS LE « CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE ». — Quoique chasseur, on n'en reste pas moins homme; on est galant, habile parleur, on sait charmer le beau sexe... Quelle amusante histoire pouvait bien raconter ce brave poilu de chez nous à cette paysanne du village de Dogoudji (rive gauche du Vardar) pour faire naître sur les lèvres de la femme ce sourire ensorceleur qui, par tant de points, rappelle celui — si énigmatique et si troublant — de la Joconde? (Cliché M. Meys)

Nous commencerons dans notre numéro du 4 Mars, la publication d'un grand roman d'aventures qui vient de rencontrer aux Etats-Unis et en Angleterre un succès véritablement prodigieux. Les éditions ont succédé sans répit aux éditions, si bien que l'on peut dire que, dans les cinq parties du monde, le public anglais s'est follement enthousiasmé pour LE DOUBLE TRAITRE, de E. Philipps Oppenheim.

E. Philipps Oppenheim est un des maîtres dans le genre qui, à l'heure actuelle, fait fortune. Très original, très fécond, plein d'imagination, il sait mieux que personne conduire une intrigue, la parsemer d'événements passionnants, et la mener à bonne fin, sans que l'intérêt sommeille un seul instant.

LE DOUBLE TRAITRE est sans contredit le meilleur de ses trente ouvrages.

M. Jean Marty, qui a accepté la mission de traduire le très passionnant roman de E. Philipps Oppenheim, a déjà donné à nos lecteurs la mesure de son grand talent d'adaptateur. Il possède merveilleusement les finesses de la langue anglaise et excelle à garder aux œuvres qu'il traduit toute la saveur qu'elles ont dans leur idiome primitif.

Nous sommes sûrs que LE DOUBLE TRAITRE fera passer à tous nos amis de fort agréables moments.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

HONNÊTETÉ BOCHE

Il faut être juste même envers ses pires ennemis et reconnaître que les Boches, si fourbes, si voleurs et si grossiers qu'ils soient, sont doués, en même temps, d'une inconscience telle qu'ils n'auraient pas été pour nous un danger si nous avions pris, depuis un siècle, la peine de les bien juger. Il semble que la nature prévoyante, de même qu'elle dotait du quinquina les régions où la fièvre est à demeure, ait voulu, en attribuant aux Allemands cette sorte de cynisme fanfaron, atténuer, par là même, l'acuité du venin dont elle les munissait.

Mais quoi ! Il aurait fallu, pour comprendre ces choses nous appliquer à étudier nos turbulents ennemis, et le traditionnel dédain qu'ils nous inspiraient nous entretenait dans une néfaste insouciance. Il y a des contrées en France où la vipère pullule, sans que les régionaux, accoutumés à ces hôtes répugnants et blasés sur les inconvénients de cette promiscuité, tentent rien pour s'en débarrasser. Telle était notre coupable indifférence à l'égard des Teutons.

Je m'occupe en ce moment à lire certains ouvrages, publiés chez nous, par des patriotes avisés, au cours de la période qui s'étend de 1871 à 1910. Ce genre de littérature anti-boche n'avait pas grand débit : pour ma part, j'en fais mon *mea culpa*, je le considérais comme inutile et dangereux ; j'aurais volontiers taxé d'exagération et d'imprudence ceux de nos confrères qui s'obstinaient à dénoncer l'invasion soi-disant pacifique dont nous étions victimes et le sans-gêne des Germains prenant pied dans notre pays avec une méthode et une activité inquiétantes. Ces livres-là auraient dû être répandus à profusion, lus dans les écoles, donnés en prix aux élèves de nos collèges, popularisés de cent façons... Hélas ! ils passaient presque inaperçus et comptaient moins de lecteurs que le plus insignifiant écho de théâtre. Voici par exemple une étude de Lucien Nicot, publiée il y a quelque vingt ans, sous le titre *L'Allemagne à Paris* : les Boches y sont pris en flagrant délit ; l'auteur nous fait en quelque sorte toucher du doigt leur audace et leur perfidie ; il nous dévoile leur tranquille cynisme et la téméraire façon dont ils nous bernaient. Qui s'émouvait ? Personne. Et cette indifférence les incitait à mieux nous envahir encore, à nous pénétrer, à ne plus prendre aucune peine de dissimulation, à ne se gêner en rien. Que du moins la leçon nous profite pour l'avenir et que chacun de nous soit désormais sur ses gardes.

Qui pourrait dire, par exemple, qu'un journal parisien, les *Petites Affiches*, ait publié, sans que les pouvoirs publics s'inquiétassent, un avis de ce genre, qui se lit dans le numéro du 28 septembre 1884 : « Joh-Adam Stoll, tourneur en métaux, de Fellbach, Wurtemberg, présentement âgé de 70 ans, qui séjournait à Paris en 1870-71, et y travaillait dans une fabrique de chassapots comme sujet belge, est prié d'envoyer son adresse à Haasenstein et Vogler, à Stuttgart, pour une affaire importante et intéressante pour lui ». Que penser de cet inconscient aplomb ? Voilà des Allemands

qui, évidemment bien renseignés, osent, en pleine paix, non seulement avouer, mais publier dans une feuille française très répandue et de caractère semi-officiel, qu'un des leurs, maquillé en belge, servait, pendant la guerre, dans l'une de nos manufactures d'armes ! Et nous ne pensions même pas à nous étonner.

Le 29 août 1883, Lucien Nicot se trouvait, en compagnie d'un de ses amis, à la grande fête foraine donnée aux Tuileries au profit des victimes du tremblement de terre d'Ischia. En passant dans l'une des allées du jardin, il avise, sur la plate-forme d'un carrousel, une figure qui ne lui est pas inconnue. Notre confrère s'approche, et lit sur le fronton de l'établissement cette mention : *Edouard Opitz, de Saint-Ouen*. L'individu qu'il a remarqué est le propriétaire du manège, et ce nom d'Opitz fixe aussitôt les souvenirs de Nicot qui, dès cette époque, se documentait sur cette invasion pacifique dont s'alarmaient certains patriotes. Il interpelle donc le directeur du carrousel et lui demande « s'il est vraiment de Saint-Ouen ? »

— Oui, répond nettement le forain.

— C'est faux, riposte Nicot : vous êtes de Breslau. Vous avez été espion avant la guerre de 1870 et avez fait la campagne en qualité d'officier au 12^e régiment de uhlans.

Le Boche, se voyant découvert, pâlit, devient furieux, montre le poing et disparaît sous la tente de sa baraque en lançant à son interlocuteur ce trait du Parthe : — « Oui, je suis Allemand, *sale français* ! » Ces deux derniers mots étaient de trop. Ils permirent à notre confrère de déposer une plainte au comité de la fête, lequel invita l'ancien uhlman à installer son manège ailleurs. Un mois plus tard, Opitz, de Saint-Ouen, avait vendu son établissement ; mais, on peut en être persuadé, il n'était pas, pour cela, « allé revoir sa Silésie », et il est bien probable que, ayant changé de nom et d'état, il demeura chez nous pour y poursuivre son honorable et lucrative carrière.

De tout temps, les saltimbanques et autres forains ont été les plus précieux parmi les infimes agents de l'Allemagne. Toujours par voies et par chemins, nul mieux qu'eux n'est à même de connaître les moindres ressources de notre pays. Leurs randonnées par nos campagnes où partout ils sont bien accueillis, puisqu'ils apportent une distraction à la monotonie des jours, leur permet de se renseigner : ils apprennent, en cherchant gîte, combien tel propriétaire peut loger de soldats, combien telle grange abritera de chevaux : pour ravitailler sa « compagnie », le forain s'informe du vin des caves, des fourrages du grenier, des provisions de la cuisine. En 1870, le détachement de l'armée prussienne qui occupa Etretat était de deux cents cavaliers. Les habitants reconnurent, parmi ces envahisseurs, tout le personnel d'un cirque, venu les années précédentes à la foire de Fécamp, et les bons Normands ne furent pas peu dépités à la pensée que ceux qu'ils avaient applaudi de si bon cœur n'étaient autres que des officiers et des soldats au service d'espionnage de Sa Majesté prussienne.

Vers 1887 — il y a près de trente ans ! — un dentiste ambulant ayant voiture dorée, quatre chevaux superbes, cinq musiciens — dont l'emploi consistait à souffler dans leurs cuivres et à exécuter des roulements de tambours tandis que l'opérateur extirpait les molaires récalcitrantes, — s'installa sur la place d'Avesnes, un jour de marché : les curieux affluèrent autour de son char de triomphe ; le dentiste se proclamait belge, déroulait des affiches chargées de cachets, où il était désigné sous le nom de Delporte, *chirurgien de l'Académie nationale de Paris*. Les clients nombreux escadaient les marchepieds de l'opulente berline.

Pendant ce temps, le cocher du charlatan, n'ayant aucun rôle dans la représentation, parcourait le pays, payait deux jeunes gens pour lui servir de guides, poussait jusqu'à Berlaumont, sur la Sambre, et relevait soigneusement le tracé du fil télégraphique souterrain récemment installé entre les forts de Maubeuge et la gare de Valenciennes. On apprit plus tard que ce singulier touriste était de nationalité bavaroise, et je pense que les habitants d'Avesnes se seront souvenus de ce chirurgien de l'Académie nationale de Paris, qui, par philanthropie avait quitté l'Institut et courait les foires, quand ils virent, le 25 août 1914, les Prussiens arriver par la route de Berlaumont et s'installer, comme chez eux, dans leur ville.

Ce qu'on déclarerait volontiers *admirable*.

si ce terme n'impliquait, en même temps que l'étonnement, l'estime et l'approbation, c'est l'aplomb avec lequel les Boches professaient, dans notre pays, depuis la guerre de 1870, le vol, le faux en écriture publique et privée, et généralement tous les arts d'agrément que les codes des nations civilisées récompensent unanimement des travaux forcés à temps ou à perpétuité. Et cela, avec une candeur homérique, une sérénité singulière, un mépris des lois bien faits pour dérouter notre traditionnelle probité commerciale qu'ils ont toujours d'ailleurs considérée comme une tare. Eberfeld est une ville de Prusse, où se fabriquent les draps de Sedan, les dentelles de Calais, les cretonnes de Jouy, les faïences de Limoges, le tout en camelote bien entendu. Les représentants de ces maisons prussiennes en France se présentent chez nos commerçants tantôt comme étant de nationalité anglaise, tantôt comme étant alsaciens de naissance. Les articles qu'ils offrent ne sont pas des articles allemands, mais des articles *fabriqués en Alsace*, et, pour mieux tromper le client, les factures sont imprimées en français, avec ces mots en tête, *Eberfeld, Bas-Rhin*. C'est même depuis ce temps-là que les Boches sont persuadés que nous ne savons pas la géographie. Ils la savent, eux, et ils la tripataillent, comme on voit, de belle manière.

Autre fait, non moins caractéristique : un certain nombre d'Allemands, qui distillent à Crefeld, à Torgau, à Chemnitz ou ailleurs, cette horrible eau-de-vie de grains ou de pommes de terre qui n'est propre qu'àux usages industriels ou à la gravure sur cuivre, se sont ingénies naguère à supplanter, au moyen de ces drogues, nos claires et saines eaux-de-vie des Charentes, dont le renom est universel. Le moyen ? Il est bien simple. Ces honorables commerçants se faisaient adresser leur courrier à Cognac même, afin de faire croire à la clientèle qu'ils possédaient des établissements dans cette région fortunée, pays de Cognac des spiritueux au bouquet délicat et savoureux. Les lettres, arrivées à la poste de Cognac étaient réexpédiées en Allemagne, conformément aux instructions données par les destinataires au directeur des postes ; cette réexpédition, comme bien on pense, se faisait sans rémunération pour le bureau de postes et sans profit pour le Trésor français, et voilà comment les consommateurs, ayant commandé de la fine champagne à Cognac, recevaient une bonbonne de schnapitz qu'ils dégustaient en faisant la grimace et proclamaient que nos distillateurs des Charentes n'entendaient plus rien à leur métier et que leurs produits étaient tombés au niveau des plus redoutables drogues. Cent cinquante-trois maisons de Berlin, de Cologne et de Hambourg usaient de ce moyen comme cognacs authentiques, des produits chimiques sortis des laboratoires des Ostwald et autres, qui excellent dans la fabrication des gaz empoisonnés et des obus asphyxiants mais qui ignoreront toujours et volontairement la différence qui sépare un produit naturel de son succédané chimique.

Ces citations qu'il serait possible de multiplier à l'infini, expliquent, si elles ne le justifient, le mépris que les Boches nous témoignent. Songez donc ! Une nation dont les commerçants se laissent duper de cette façon ! Un peuple qui croit encore à la bonne foi, à la loyauté commerciale, à la sincérité des marques de fabriques, aux engagements d'honneur et autres balivernes surannées ! Des gens qu'il est si facile de tromper, qui n'ont ni méfiance ni duplicité ! En quelle estime voulez-vous que les Boches nous tiennent ? Ils sont, eux, passés maîtres en perfidie, en tromperie, en falsifications, en sophistications de tous genres ! ils maquillent l'histoire, ils pillent nos écrivains, ils empruntent nos découvertes, ils font des émaux de Palissy en celluloïd, des ivoires de Dieppe en papier mâché, du cuir de Cordoue en carton-pâte, du vin de Champagne avec des acides et de la bière avec du salicylate ; ils nous inondent de toutes ces horreurs et de tous ces poisons, sous la garantie des traités de commerce, et, comme nous n'en sommes pas encore trempés, ils nous traitent, par surcroît, de dégénérés, de pourris, d'alcooliques, de fanfarons et de menteurs ! Eux, composent la grande Allemagne, l'honnête Allemagne, la vertueuse Allemagne, la vaillante Allemagne : et il y avait des nigauds pour les en croire, sur parole. *Sur parole !!!*

G. LENOTRE.

JOURS DE GUERRE

MERCREDI. — *Du Faubourg Saint-Martin à Belgrade*, tel pourrait être le titre de l'odyssée de cette parisienne souriante et solide, qui est là, qui porte un nom bien français et crâne, facile à retenir, M^{me} Bonnet.

Mais de l'un à l'autre de ces points, du départ à l'arrivée et par la suite, que de transformations, que d'avatars, que de choses entreprises, que de nuits passées dans des trains ou à la belle étoile, que de visages entrevus, dont la succession ininterrompue forme comme un torrent à ses pieds. Que de misères secourues, d'hommes épuisés par la misère, par les blessures, par la faim, que d'enfants apeurés, que de femmes, devenues mères sur la banquette d'un compartiment de troisième classe, pendant les évacuations interminables de la fin d'août et de septembre 1914.

Au mois d'août 1914, M^{me} Bonnet est au Cirque de Paris. Comment est-elle venue là?... Mon Dieu, elle-même ne saurait le dire. Attirée, comme quelques-uns, par la misère de ceux qui fuyaient devant l'ennemi, abandonnant maison, meubles, horizon familial, souvenirs, laissant aux mains des barbares tout leur avoir, tout leur passé, tout leur avenir... Peut-être est-elle là, tout simplement, parce qu'elle n'a pas toujours connu le bonheur, parce qu'elle est mère, parce qu'elle est femme, qu'elle a le cœur impulsif et généreux.

... Le Cirque de Paris, j'y ai pénétré, en fin d'août, un soir que deux mille Belges venaient d'être amenés là comme un bétail inutile et harassé. Enfants estropiés, vieilles en loques, hommes hagards... Il fallait désaltérer, consoler et nourrir cette caravane débandée, lancée sur Paris, à l'avant des colonnes allemandes... M^{me} Bonnet était venue... Elle ne voulut plus s'en aller. A de pareilles heures que d'individus se révèlent, anonymes et qui le resteront, qui n'auront rien cherché pour eux-mêmes que d'apaiser leur soif de secourir. Un jeune homme est là, comme elle, on l'appelle Max, nul ne lui sait d'autres noms, ni d'où il vient. Au milieu des groupes, c'est comme un feu follet qui danse sans répit. Toutes ses nuits, il les passe éveillés parmi les réfugiés. A quatre heures du matin, il court aux Halles, rapporte les provisions dans une charette. Héroïques et charmantes images qui font vénérer les masses incertaines dont elles jaillissent comme des étincelles du caillou broyé par une roue de fer.

Ces fugitifs, ces épaves, il faut les évacuer, les diriger vers la province, leur découvrir, au moins pour quelques semaines, un abri sûr. M^{me} Bonnet se trouve un matin sur un quai de gare avec une famille improvisée de plusieurs centaines de malheureux.

On les empile dans un train... Comment nourrirait-on tout ce monde. A Dieu vat ! M^{me} Bonnet emmène sa smala. Ils vont mettre plus de deux jours pour gagner Rouen...

— « Ah ! j'en ai fait du trajet... Mon Dieu, où n'ai-je pas été... Elle cite, de Caen à Roanne, des noms et des noms de villes, du Centre, du Midi, de l'Ouest... Dès qu'un de ses trains était arrivé à destination, qu'elle avait, durant tout le trajet, fait manger son monde, M^{me} Bonnet regagnait Paris au plus vite, pour en repartir à nouveau, emmener vers l'inconnu, vers des provinces, lointaines, surprises et pas toujours très hospitalières, un contingent de quelques huit cents rescapés du Nord, de la Belgique et de l'Est.

— Une fois, je n'ai nourri tout mon monde pendant deux jours qu'avec du saucisson et du pain... Ah ! j'en avais mal au bras, je vous assure, de couper des tranches...

Elle a transporté des Belges chez les Suisses, à Lausanne...

Et puis, les trains d'évacuation n'ont plus été si nombreux, ni si remplis... M^{me} Bonnet apprit qu'on demandait des infirmières bénévoles pour aller soigner les typhiques en Serbie. C'était loin, la Serbie... Mais elle avait tant et tant roulé, depuis six mois, qu'elle s'était fait sur les distances et sur la durée d'un voyage des opinions toutes nouvelles.

Elle partit. Elles étaient trente avec elle. Ah ! les compagnes de M^{me} Bonnet ne sont point des dames du faubourg Saint-Germain, ni même du faubourg Saint-Honoré, — le music hall

aussi a fourni son contingent de cœurs dévoués. Mais il faut bientôt faire reprendre le chemin de Paris à ces cœurs dévoués qui s'étaient trompés sur leur vocation. Dix seulement furent gardés là-bas. C'était tout au début du printemps de 1915.

Dans Belgrade, les prisonniers faits par les Serbes aux Autrichiens déambulaient gaiment, mais les villages étaient décimés par le typhus. Le colonel Bertrand qui commandait la mission sanitaire française envoya M^{me} Bonnet à Azagna. Là il fallait parcourir la campagne, entrer dans les habitations et procéder à la désinfection. La vermine règne à l'état permanent sur les populations balkaniques. En quoi consistait la besogne dévolue à M^{me} Bonnet se devine aisément. Les individus d'abord, puis leurs maisons subissaient une visite rigoureuse, implacable. Ainsi, bien des existences furent épargnées. Mais les Austro-Allemands allaient ravager le pays plus complètement qu'aucune peste ne l'eût jamais fait. M^{me} Bonnet contracta la dyphthérie au chevet des malades, se soigna elle-même, guérit, reste en proie à des fièvres intermittentes, dont, pourtant, elle finit par se dégager... à force d'indifférence. Elle revient à l'hôpital militaire de Belgrade, mais n'y peut tenir longtemps, ne trouvant pas à se dépenser à son gré. L'attaché militaire français, colonel Fournier, l'a fait envoyer à Palanka où, seule de française et d'infirmière, elle soigne les blessés, les malades et ses compatriotes du parc d'aviation.

La guerre a repris, Belgrade est tombée aux mains des Autrichiens, les soldats de Ferdinand approchent. En deux nuits, M^{me} Bonnet reçoit 1.500 blessés, assiste les chirurgiens et le 21 octobre part, la dernière, après que tous les blessés ont été évacués, sauf quarante prisonniers allemands en traitement, demeurés aux soins d'un médecin serbe. Alors commence cette retraite qui va durer de si longs jours, que M^{me} Bonnet effectue à pied, perdant peu à peu tout son mince bagage, tantôt détournée par des Albanais, tantôt recueillie par nos soldats qui l'emmèneront, n'ayant même plus de souliers, sur quelque pièce d'artillerie. Une nuit, à 2.400 mètres d'altitude, elle a un pied gelé... Enfin, la voici à Scutari. La ville regorge de fuyards. Depuis trois semaines, elle n'a pas mangé de pain. Un jour on s'est nourri de poisson cru... Un brave Français, le D^r Fallot en meurt... Avec quelle impétuosité elle se jette sur la première miche de pain qu'elle aperçoit chez un boulanger qui vient de la tirer du four. La miche est chaude encore, notre héroïne manque d'étouffer. Un kilog. de pain coûte dix francs, vingt-cinq francs un kilog. de graisse. M^{me} Bonnet, qui avait acheté vingt francs un vieux cheval sur lequel elle avait attaché son bagage n'a plus retrouvé sa monture à une étape. Elle est donc sans argent. Mais elle s'en remet à la providence, toujours se prodiguant parmi les blessés, les fuyards, dont quelques-uns ont fait la retraite avec des béquilles. A Krouchevatz, il fallut en opérer 70 sans les endormir, faute de chloroforme... Notre volontaire n'a plus gardé que sa coiffe et sa cape...

Enfin, la voici à Saint-Jean-de-Medua. Ce que fut l'embarquement, sous la promenade et la menace d'un avion autrichien, pendant la nuit, dans un cargo-boat, à fond de cale, on l'imagine. Soudain on pleine nuit, au large, le bateau stoppe... Des commandements... — « Ça y est », pense la caravane... Fausse alerte !... Le navire accosteur est français... Deux de nos croiseurs sont là, accompagnés de deux navires de guerre italiens, qui vont escorter nos fugitifs. Ils étaient partis pour Brindisi, on les dirige sur Bari...

C'est là que les reçoit le général de Mondésir. M^{me} Bonnet voudrait bien rester à fond de cale, tant elle est humiliée de se présenter dans l'état lamentable où elle se trouve. Mais elle a été proposée pour la médaille d'argent des épidémies et la Croix de Guerre, et puis le général désire avoir vu tous les Français que contenait le navire...

M^{me} Bonnet a retrouvé chemin faisant quelques-unes de ses compagnes... Elle arrive à Paris le 31 décembre.

Aujourd'hui M^{me} Bonnet ne tient plus en place, elle a écrit demande sur demande pour repartir. Elle veut aller à Corfou, retrouver ses blessés serbes ; elle connaît maintenant, suffi-

samment de mots de leur langue pour leur être plus utile qu'une autre.

Mais il faudrait compter sans l'administration... Proposée pour les récompenses qu'elle a si bien méritées, l'infirmière volontaire ne les a pas encore reçues ; demandant à partir pour Corfou, elle n'est point partie... Elle n'a même pas touché d'indemnité pour son petit bagage dispersé dans la rafale... C'est une employée, de cette race robuste et allègre de l'Île-de-France, une de ces parisiennes, qui, même lorsqu'elles sont sans ressources, gardent cet air avenant, cette charmante bravoure devant l'adversité qui désarmerait les plus indifférents...

C'est de la guerre, qui fit éclore ces vrais héros, que doit venir la récompense... Ces optimistes-là méritent d'être données en exemple. Précisément les « modèles de printemps » sortent de chez les couturiers et trop de femmes, n'est-ce pas, n'ont plus que cette préoccupation en tête?...

* *

VENDREDI. — Depuis dix ans nous avons vu se former une jeunesse qui ne possédait qu'un stylographe pour le travail et, pour le dimanche, son tricot de sport.

Deux excellentes raisons de bien partir et de bien se battre. D'abord, ces jeunes gens étaient entraînés à l'existence qui les attendait devant les fils de fer barbelés, dans les tranchées ; secondement, ils tenaient déjà par moins de liens que leurs aînés à la famille et à la maison.

— Un collectionneur bondit à l'approche de l'ennemi, mais ce n'est jamais du côté où celui-ci arrive.

— C'est en s'apercevant qu'on est arrivé à faire quotidiennement, aisément, sans y réfléchir et même en y goûtant une certaine satisfaction, ce qui n'était ni du tempérament, ni du caractère, ni des habitudes, que l'on peut mesurer la solidité de son attachement à des choses jusqu'alors demeurées, comme on dit en style de théâtre, à la cantonnade.

— Avant la guerre, la mode contraignait les femmes à se faire percer les oreilles. Cette bizarre coquetterie sévit encore. Mais des deuils sont survenus... Certains de ces lobes percés et privés d'ornement font mal à voir... On pense à ces portes-plumes des Expositions Universelles, à l'extrémité desquels est un petit trou rond. Et l'on est pris de la curiosité de savoir si dans ces lobes ajourés on n'apercevrait pas aussi la Tour Eiffel ou le portrait de Joffre.

Albert FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)

M. Pierre Frondaie, vient de publier sous le titre *Prélude aux poèmes du Coq*, un précieux recueil de poésies qui lui furent inspirées par la guerre et les exploits de nos héros. En quelques lignes qui servent de préface à ce volume, M. Frondaie explique son titre : « Aujourd'hui, dit-il, il ne peut s'agir que de préludes. » Et le poète prélude en effet aux chants prochains de la Victoire. Ses vers sont souples et magnifiques. Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur des deux pièces suivantes qui sont parmi les plus belles du volume :

LES DEUX SONNETS DU CŒUR TROUÉ

I

Ils ont troué son cœur d'une grenade à main.
Il a failli mourir ! — Tiens, pourquoi donc ? — Sans père
Sans argent et sans nom, qu'avait-il, ce gamin,
Lui qui ne savait rien, à faire en cette guerre ?
Est-ce que c'est pour lui, pour sa soif et sa faim,
Pour qu'il se rassasie et qu'il se désaltère,
Que les arbres du sol reproduiront demain
Les fruits mystérieux qui sourdent de la terre ?
Peut-être pas ! — Alors ? — Alors, ce fut son tour,
Voilà, ce fut son tour ! Ici bas, tout se joue
De l'homme : le Destin, la Mitraille, l'Amour...
Nous sommes tous pareils, esclaves sur la Roue !
— Il faut avoir un Cœur, un Bon Cœur, pour qu'un jour,
Sans qu'on sache pourquoi, quelque chose le troue...

II

Sans qu'on sache pourquoi ? Mais, pardon, tu le sais,
Toi qui n'as pas rêvé sur la détresse humaine...
Pourquoi ? — Pour ne pas voir sur le vieux sol français
Les clous se dessiner de la botte germane.
Tu n'étais rien qu'un pauvre et tu te connaissais.
Tu savais qu'en mourant tu n'aurais pour ta peine
Ni roses au cercueil ni rubrique au décès...
Tu ne possédais rien que ton âme chrétienne !
Va, ne regrette pas ton ancien cœur sans Trou !
Ton sang, cette encre rouge, était dans l'écritoire
Lorsque Joffre écrivit de tenir jusqu'au bout...
Tu n'as pas mis ton nom sur la page d'Histoire
Et pourtant ta Blessure est la Lèvre par où
Jaillit, inespéré, le cri de la Victoire.

Décembre 1915



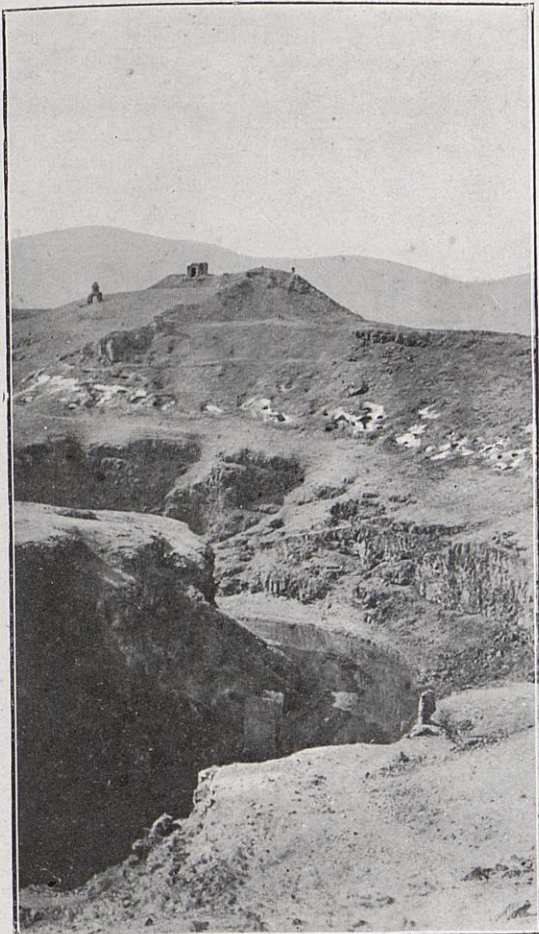
EN ALSACE RECONQUISE

Les Allemands ne cessent de bombarder les villes que nous occupons en Alsace. Les caves y voient néanmoins de charmantes idylles; témoin cette curieuse photographie qui montrera aux Allemands le peu de cas que l'on fait maintenant de leurs marmîtes.

Parfois les maisons s'écroulent sous les coups répétés de l'ennemi. Mais il y a belle lurette qu'elles sont évacuées. Dégats purement matériels. On reconstruira après la guerre, à la française. En attendant on se borne à constater que les troisièmes étages peuvent à l'occasion devenir des rez-de-chaussée.



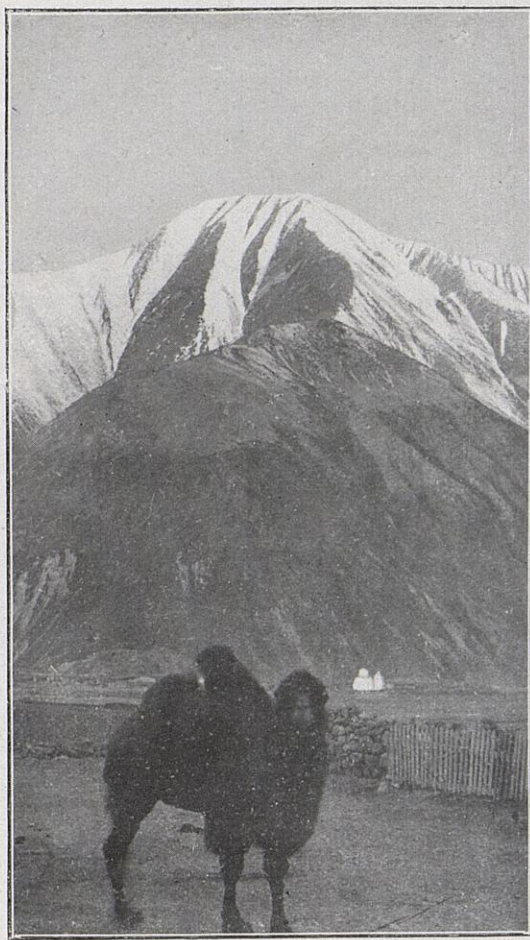
NOS NOUVEAUX CHIENS MILITAIRES. — Quelques centaines de chiens que l'autorité militaire a acquis dans l'Alaska et fait savamment dresser viennent de faire leur début sur le front en Alsace. Les braves bêtes excellent à tirer un traîneau et à garder nos postes d'observation et d'écoute. Elles semblent avoir dans le sang l'horreur du boche!



Les tranchées creusées aux abords de la forteresse.



Le grand duc Nicolas Nicolaïevitch.



Les environs de la place forte conquise.



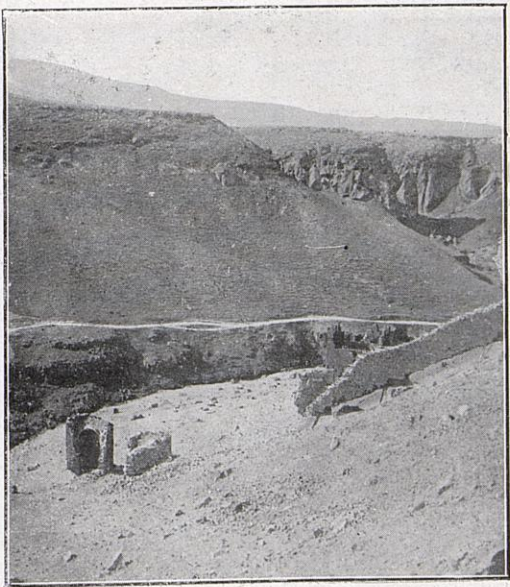
Un des faubourgs de la ville, qui a été rudement bombardé.



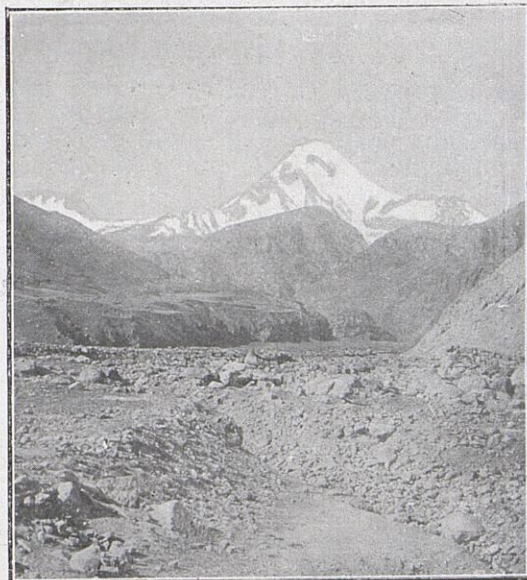
L'exode de la population avant l'offensive suprême des Russes.



Une des forteresses turques qui défendaient la place.



Les ravins qui s'étendent au pied des murailles.



Un aspect du site dans lequel s'élève Erzeroum.

ERZEROUM, LA GRANDE PLACE FORTE TURQUE QUE NOS ALLIÉS RUSSES ONT CONQUISE.



APRÈS LA PRISE D'ERZEROUM. — La conquête, par les troupes du grand-duc Nicolas, de la grande place-forte turque ouvre à nos amis les Russes toute la région du haut Euphrate dont on voit ici un des sites fort impressionnants; elle permet à nos amis de pénétrer au cœur de l'empire ottoman et d'être maîtres de l'Arménie.

LA MENACE
d'Erzer



LA MENACE CONTRE BAGDAD SE PRÉCISE. — Bagdad, la riche et superbe cité, dont nous donnons ici un des aspects, a appris avec angoisse la chute de la citadelle turque d'Erzeroum. Déjà menacée par les Anglais et par les Russes, Bagdad désormais peut se trouver privée de ravitaillements et d'approvisionnements de toutes sortes.



AU CAMP RETRANCHÉ FRANÇAIS DE SALONIQUE. — Cirque improvisé par les troupes d'occupation. (Cliché M. Meys.)

LETTRES DE SALONIQUE

Mon cher Ami,

Ah ! on ne s'ennuie pas à Salonique, je vous prie de le croire.

Presque chaque jour un événement ou un incident nouveau vient rompre la monotonie de l'existence. Et quand il n'y a pas d'événement, l'impression que nous avons, très nette, d'exécuter en ce moment ici une savante danse des œufs, suffit à nous maintenir en haleine.

Cette dernière quinzaine a été particulièrement intéressante.

Tout d'abord le 23 Janvier, une de nos escadrilles s'en alla bombarder les quartiers généraux et les établissements militaires ennemis établis à Monastir. C'était une entreprise périlleuse ; elle réussit au delà de toute espérance.

Nous en connaissons aujourd'hui quelques résultats. Nos bombes détruisirent complètement une maison habitée par des soldats bulgares et sur le toit de laquelle ceux-ci avaient installé deux mitrailleuses ; elles détériorèrent une partie de l'immeuble de l'ancienne municipalité tuant quatre officiers, blessant ou tuant une trentaine d'hommes et mettant, en outre, hors d'usage deux automobiles allemandes qui stationnaient dans la rue ; dans la maison d'un bulgare une dizaine de soldats furent tués ou blessés ; deux bombes tombèrent sur des canons allemands qui se trouvaient dans la cour d'un moulin et tuèrent huit artilleurs ; trois ou quatre soldats furent écrasés dans la rue ; enfin d'autres projectiles atteignirent le quartier bulgare de la ville.

Des avions ennemis tentèrent de prendre leur vol, mais, assaillis par les nôtres à coups de mitrailleuses, ils n'insistèrent pas et rentrèrent prudemment.

Nos seize aviateurs, violemment canonnés à la frontière, revinrent tous indemnes, à notre grand soulagement, car nous n'étions pas sans inquiétude.

* *

Nous avons eu ensuite, pour nous distraire un peu, les interviews données par Sa Majesté Constantin, roi de Grèce, à l'excellent journaliste américain Paxton Hibben.

Oh ! nous y sommes traités sans ménagements. Il paraît que Sa Majesté est, en ce moment, assez nerveuse. Néanmoins il faut lui savoir gré d'avoir su contenir sa nervosité jusqu'au lendemain du jour où nous lui devons verser dix millions. Elle sait très bien, nous connaissant à merveille, que le petit ressentiment que nous pouvons avoir en ce moment contre Elle pour ses paroles peu bienveillantes, sera calmé quand le moment arrivera de payer la prochaine tranche de l'emprunt.

Comme disent les guides de l'Acropole : « Zentils français, Zolis français ! »

Mais cessons de plaisanter.

J'admets très bien que la situation où se trouve le roi des Hellènes ne soit pas réjouissante, mais, outre qu'elle est due en partie à son indécision, elle n'a rien de bien tragique. Jusqu'à présent il ne peut pas se plaindre de nos procédés.

Malheureusement il se laisse impressionner par son entourage qui n'a que trop d'intérêts à brouiller les cartes. On l'entretient dans une sorte de terreur enfantine. Athènes est remplie d'agents à la solde de l'Allemagne qui vont rapportant tous les ragots les plus invraisemblables et il n'y a pas de Français passant par la ville, si détachés puissent-ils être de liens officiels, dont les moindres propos ne fassent l'objet d'un rapport.

Comme il s'en est trouvé qui se sont laissés aller, imprudemment, à exprimer un peu vivement leur façon personnelle de penser, on en a conclu aussitôt que l'Entente préparait contre la Couronne les plus noirs attentats.

On en était arrivé à persuader au roi qu'on le voulait enlever !

De là un train sous pression prêt à emporter

Sa Majesté vers Larissa qui semble, décidément, prédestinée.

Néanmoins, il est un peu étonnant, vous l'avouerez, d'entendre le roi comparer la Grèce à la Belgique ! Outre qu'il y a, sans doute, de sa part, quelque prétention à s'égaliser par cela même au roi Albert, je voudrais que vous puissiez demander aux habitants de Salonique s'ils se trouvent lésés, en quoi que ce soit, par notre occupation. Nous faisons des routes, des ponts ; nos médecins assainissent la ville, soignent la population, nous employons de nombreux civils et chacun profite peu ou prou de nos travaux.

Quant aux commerçants, comme je vous le disais l'autre jour, ils font tout simplement fortune.

Si les hasards de la guerre avaient voulu que les Allemands occupassent Salonique au lieu des Alliés, Sa Majesté eût vu un tout autre spectacle, et, à l'heure actuelle, la Grèce entière marcherait au pas de parade.

Laissons cela. Il arrivera certainement un moment où les puissances de l'Entente se lasseront d'entendre taxer leurs actes de « stupidités ».

* *

Le 28 Janvier nous avons occupé les batteries de Kara-Borum.

Kara-Borum est le cap qui ferme l'entrée de la baie de Salonique.

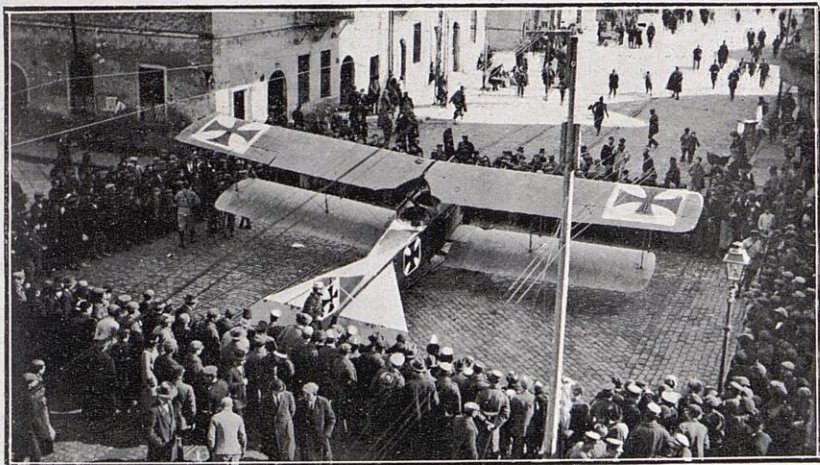
Le gouvernement grec n'avait pas voulu nous en faire la remise et nous n'avions pas insisté, mais un sous-marin boche ayant eu l'audace de venir torpiller un transport anglais, le *Norseman*, devant nos filets de protection, la sécurité de nos vaisseaux exigeait que nous prissions possession de cette pointe.

De l'infanterie et de l'artillerie descendirent donc dans la nuit et se placèrent aux environs des batteries grecques qu'un bataillon fut chargé d'aller occuper.

Quatre sections s'avancèrent en ligne déployée. Une compagnie grecque qui faisait l'exercice mit baïonnette au canon. Nos hommes



LES HAUTS FAITS DES AVIATEURS ALLEMANDS, A SALONIQUE. — Des bâtiments de l'Entrepôt en flammes, on s'efforce de sauver le plus qu'on peut de marchandises.



Le taube abattu par nos aviateurs est exposé devant le quartier général français.



Les soldats anglais ont fait des merveilles, en coopérant à l'extinction des incendies en ville.

marquèrent un temps d'arrêt et sortirent aussi Rosalie, puis les deux troupes marchèrent l'une vers l'autre et... se traversèrent en ayant soin de relever les armes comme à la manœuvre pour qu'il n'y eut point d'accident.

Ce petit fait vous prouvera qu'il n'existe entre nos troupes et les soldats grecs aucune animosité. Une rencontre entre eux est impossible.

Depuis quatre mois qu'ils se coudoient, une camaraderie s'est établie qu'aucun incident, aucune rixe ne sont venus troubler.

Le fort nous fut remis et le drapeau grec, que nos troupes saluèrent, continue d'y flotter. Nous allons à Kara-Borum, comme autour de la ville, construire des ouvrages savants qui resteront après la guerre à l'armée grecque.

Nous aurons ainsi rendu Salonique absolument inviolable pour l'avenir.

On devrait nous en remercier.

Les Allemands, eux, n'ont pas voulu être en reste avec les Saloniciens.

Ils leur ont envoyé le 1^{er} Février un de leurs Zeppelins.

Naturellement ce mastodonte aérien est venu nous réveiller à une heure ridicule.

Deux heures et demie du matin ! Je vous demande un peu si ce sont des manières de civilisés ? Visant notre quartier général il mit le feu aux bâtiments de l'Entrepôt grec, détrui-



L'immeuble de l'Entrepôt grec détruit par le Zeppelin, le 1^{er} février.

sant plusieurs millions de marchandises. Ensuite il s'en prit à la Préfecture et au paisible quartier Egnatia où il n'y a aucun établissement militaire.

Pour un soldat français tué, il y eut de nombreux soldats et civils grecs tués ou blessés.

Sans doute Sa Majesté Constantin XII va-t-elle endosser, comme Elle le fit dernièrement pour la fête de son auguste beau-frère, le costume de feld-maréchal allemand et se rendre à l'ambassade afin de faire transmettre à l'empereur Guillaume ses remerciements pour l'assassinat de quelques-uns de ses sujets. Les Saloniciens l'ont trouvé mauvaise, comme on dit vulgairement, et ils ont protesté avec une farouche énergie.

Aussi leur joie fut-elle grande quand on leur apporta dans la ville le Taube que nos vaillants aviateurs avaient abattu quelques heures après la visite du Zeppelin. Pendant toute la journée la population défila devant le sinistre oiseau aux ailes marquées de la croix noire.

Pour répondre à l'inqualifiable attentat du 1^{er} Février, nous avions allérent le lendemain incendier Pétrich, puis le Zeppelin, à son tour tenta de revenir, mais, pris à partie par les canons anglais, il n'osa pas aller plus avant.

Vous voyez que j'avais raison de vous dire tout à l'heure que l'on ne s'ennuyait pas à Salonique. Mais je m'aperçois que cette lettre est beaucoup trop longue ; je vous serre donc les mains en hâte.

X...



SUR LE FRONT DE L'EST. — Le général Joffre et le général de Castelnau se font indiquer l'emplacement des troupes dans un secteur où, actuellement, la canonnade est, de part et d'autre, très active.



LE RECORDMAN DE LA CHASSE AUX RATS. — Après la chasse aux boches, la chasse aux rats reste le sport le plus en faveur dans nos tranchées. Il y a de tranchées à tranchées des matchs de ce sport nouveau et chaque secteur se flatte de posséder son recordman. Voici celui d'un de nos secteurs de Lorraine à qui sa chasse d'une nuit fait un manteau d'une indéniable originalité.



OISEAUX ABATTUS. — Les aviateurs allemands D... et G..., au quartier général d'une de nos armées, le jour de leur capture. Observateur et pilote semblent plutôt dépités de leur aventure. C'était, dit-on, leur premier raid dans nos lignes et ils avaient sans doute rêvé de quelque entreprise sur une ville ouverte où l'on tue si facilement femmes et enfants inoffensifs.



LES RIVES DE L'YSER. — Leur dévastation eut, voici plus d'un an, l'aspect héroïque; tant de cadavres la peuplaient, tant de sang la colorait! Et puis le courant entraîna tous ces vestiges des entreprises allemandes contre Calais et Dunkerque — et la dévastation de l'Yser ne fut que solitaire et mélancolique. Parfois, par un de ces beaux soirs où l'on devinait déjà le printemps, quelques soldats se risquaient dans ces parages désolés, et tandis que le soleil se couchait, leurs yeux erraient sur la campagne inondée où vinrent s'échouer les ambitions allemandes sur Calais et le rêve d'une descente en Angleterre. Mais le canon tonne à nouveau, en cette région; voici que la lutte reprend. L'entêtement allemand songe encore, contre toute raison, à Calais!

